

J'ai choisi la coupe et la couture. Nous avions un très bon professeur. Mais nous, les élèves, avions déjà d'autres problèmes. La plupart avaient entre 16 et 20 ans et tous ces jeunes se demandaient quel sera leur avenir. Mais très vite les autorités françaises et allemandes nous l'ont appris et fait savoir...

Le 9 mai 1941 Des milliers de juifs étrangers sont convoqués pour le 14 mai 1941 à 7 heures du matin au commissariat de leur quartier. Ils doivent se présenter pour un examen de leur situation, accompagné d'un membre de la famille, avec la carte d'identité et la convocation qui était une feuille verte que je possède encore. La personne qui ne se présenterait pas à l'heure fixée, s'exposerait aux sanctions les plus sévères. Les juifs ont peur et presque tous sont allés se présenter: le plus jeune frère de mon père Max, mon cousin Jacques Winter et mon frère Joël étaient parmi ces convoqués.

J'accompagne mon frère, il ne voulait pas que mon père soit avec lui de peur que lui aussi on l'arrête. Après une soi-disant vérification de papiers, on me renvoie chercher des vêtements, couverture et vivres pour la journée, en me rassurant que demain, il sera libre. Je lui ai remis toutes ces affaires et ce 14 mai 1941, mon frère Joël a perdu à tout jamais sa liberté. Jamais plus il n'y a eu de retour à la maison.

Pour moi aussi, une nouvelle vie a commencé. J'ai essayé dès les premiers jours d'obtenir des informations. J'ai appris que deux grands camps avaient été préparés pour recevoir ces grands criminels: un camp était à Beaune-la-Rolande et le deuxième à Pithiviers, les deux près d'Orléans.

Après quelques jours, Joël nous a fait parvenir un petit mot, en disant qu'il était à Pithiviers avec l'oncle Max et Jacques. J'ai attendu la première lettre avec plus de détails. Je suis partie seule. C'était un grand camp avec beaucoup de baraques, entouré de fils barbelés et bien gardé par des gendarmes français. Je suis revenue à Paris sans avoir pu voir mon frère. Nous attendions avec impatience les nouvelles. Pour de l'argent, les gendarmes qui les gardaient étaient prêts à expédier des lettres. Comme ça, nous avons eu assez régulièrement des nouvelles.

A partir du 1er juin 1941, nous avons pu envoyer des colis de vivres. La première lettre officielle date du 7-6-41. J'ai encore presque toutes les lettres que Joël a envoyé pendant son internement.

Je continuais à suivre les cours. Avec une amie de classe qui, elle, avait son fiancé à Pithiviers, nous avons décidé de partir à Pithiviers, sans prévenir la famille. Léa et moi avons pris le train à la Gare d'Austerlitz et sommes descendues une station avant Pithiviers. Nous avons emportés des vêtements et nous nous habillées comme les paysannes. Nous avons fait le trajet à pied. C'étaient quelques bons kilomètres. Nous

avons tourné autour du camp dans l'espoir d'apercevoir l'un des nôtres, dans la cour, mais en vain.

Nous avons bien graissés la main des gendarmes, mais ils nous chassaient et nous menaçaient. A la gare, nous avons appris qu'il n'y avait plus de train pour Paris. Le

chef de gare a eu pitié de nous et nous a donné la possibilité de dormir dans son bureau jusqu'au matin. Nous avons essayé toute la journée et nous sommes retournées à Paris, le coeur gros et lourd. Je viens de relire une lettre de Joël où il décrit sa déception. C'était le 15 et 16 juin 1941. D'après mes calculs, je suis retournée à Pithiviers douze à treize fois et vu Joël 4 ou 5 fois et ça, jusqu'en juin 1942. Il y a eu trois ou quatre visites officielles où nous sommes tous allés.

J'ai fait la plus grande partie des voyages seule.

Pour quitter Paris, il nous fallait une autorisation spéciale, que je n'avais pas. J'ai

été arrêtée à la Gare d'Austerlitz, par la police française. J'ai passé une la journée au poste de police. J'ai eu de la chance. J'ai été libérée. Par la suite, je partais de Paris en vélo et je prenais le train dans une autre ville ou village, je descendais avant Pithiviers et je faisais la route en vélo.

Un jour, nous avons passé la journée ensemble en ville. Joël était infirmier et il lui arrivait d'accompagner des malades à l'hôpital. Il m'a accompagnée au train et s'est assis à côté de moi. Je